

Albertine

par Jacques Mariel Nzouankeu

Albertine est une histoire vécue par l'auteur lui-même histoire d'une petite fille charmante et trop audacieuse, d'espérer tragiquement pour avoir bravé l'interdit qui lui défendait de cueillir au bocage des dieux le fruit qui devait plaire à l'aimé. Albertine fait partie du recueil de nouvelles « Le Souffle des Dieux ». On se souvient que dans ses numéros 2 et 3, « ABBA » a publié une des nouvelles de ce recueil « La dame d'eau ». Le texte publié ici est en fait un fragment du récit intitulé Albertine. Le narrateur vient de raconter comment il a été accueilli à sa descente du train par son cousin. Les deux se trouvent maintenant dans la propriété où ils vont passer les vacances, et là, le narrateur apprend à aimer la petite Albertine.

Sa mère l'envoya dehors.

Après quelques instants, elle revenait à moi.

- Pourquoi ne sont-elles pas venues, les sœurs jumelles ?
- Elles ne marchent pas encore, elles sont toutes petites.
- Petites comme des citrons ?
- Non, un peu plus grosses que les citrons ?
- Grosses comme une tête d'ananas ?
- Oui, et brunes comme toi.
- Elles ont une petite bouche ?
- Oui, une toute petite bouche, sans dents, elles pleurent beaucoup.
- Tu les berces parfois ?
- Oui, si maman permet que je les prenne de leur berceau.
- J'aime les sœurs jumelles.

Et elle s'éloigne un tout petit peu, toute enchantée d'avoir entendu parler des sœurs jumelles.

Elle était légère, Albertine, et elle avait quelque chose d'insaisissable qui la rendait aimable. Je ne voulais plus le quitter, tellement elle me plaisait.

— Tu vois, me dit-elle en revenant, maman ne me refusera pas de m'amuser avec les sœurs jumelles, parce que je les aime.

Je compris qu'elle était obsédée par le charme de mes jeunes sœurs.

— Ah ! répliquai-je, moi aussi je le pense.

Et je me disais en moi-même que maman aurait de la peine à confier ses magnifiques idoles à des mains si tendres.

— Tu vois, reprit-elle, je les bercerai.

— Tu sais bercer un bébé ?

Bien sûr, dit-elle avec un peu d'indignation, je sais chanter le « Doo-do-do-doo ». Ecoute je vais bercer maintenant mon enfant, Tu vas entendre.

Elle prit son jouet de bambou et se mit à chanter une berceuse. Et quoique la mélodie ne fût guère tendre, sa voix grêle et chevrotante en fit une musique inoubliable.

— Tiens ! fis-je en feignant la surprise : quel talent ! qui t'a donc appris une berceuse si magnifique ?

— C'est maman, elle en connaît beaucoup. Ecoute une autre berceuse. Elle se mit à chanter une vieille chanson.

« Doo do doo

« Ma petite mère, ma petite sœur,

« Je t'offrirai des bijoux des blancs,

« Un beau collier en or, do doo... »

— Oui, interrompis-je, j'aime aussi les berceuses.

— Je bercerai les sœurs jumelles.

Et comme je ne disais rien, elle ajouta avec confiance :

— Quand partirons-nous pour Manjo ?

— Je ne resterai plus longtemps à Manjo.

— Pourquoi donc ?

— Je me rendrai à Nkongsamba dès la fin des vacances.

— Pourquoi faire à Nkongsamba ?

— Pour rejoindre le collège.

Elle court trouver sa mère.

— Maman, dit-elle, c'est quoi le collège ?

C'est une grande école où les blancs enseignent.

— Grande comme un baobab ?

— Sa mère ne répondit pas. Albertine revint vers moi.

— Je sais, dit-elle, ce qu'est le collège. C'est une grande école, grande comme le baobab.

— Non, dis-je, il y a seulement des bâtiments larges et beaux, et des fleurs partout.

— Il y a aussi les jumelles au collège ?

— Non, Albertine, on est sérieux au collège, on ne joue pas, on étudie.

— Je n'aime pas le collège. N'y va plus, frère...

Combien j'aimais ces heures creuses, vides avec cette petite enfant !. Mais à nouveau elle osa avancer sa question inquiétante.

— Frère, quand donc partirons-nous pour Manjo ?

*

*

Dans ma chambre, je demandai à Louis de me faire venir Albertine.

— Que m'as-tu donc apporté de Manjo ? Et elle m'arracha une petite chaîne dorée.

— Comment l'as-tu eue, demanda-t-elle ?

— C'est Hélène qui me l'a donnée.

— C'est qui Hélène ?

— C'est ma sœur, elle est grande comme Louis.

Elle aperçut sur mon pantalon un brin de papier, se hâta de le ramasser et d'épousseter l'endroit, sans se rendre compte que ses mains étaient poussiéreuses. Je la caressai avec douceur. J'avais résolu de passer une seule nuit ici, mais dès lors, j'en voulus passer trois. Elle sortit aussitôt, m'apporta une boulette de couscous. Je ne pouvais pas refuser cette offre, et elle n'en continuait pas moins à me regarder fixement, en gesticulant toute seule ou en souriant. Je sentis qu'elle me possédait déjà, et elle m'eût emmené n'importe où. Quand je sortis pour me promener dans la cour, elle s'accrocha à mon bras et me suivit. Dehors, elle murmura à sa sœur :

— J'irai à Manjo, avec le frère et j'embrasserai les sœurs jumelles. Je l'attirai un peu vers moi, pour l'empêcher de continuer ses rêveries.

Désormais, Albertine ne me quittait plus ; nous mangions et nous nous promenions ensemble. Elle me contait des histoires, ne s'occupant presque plus de sa mère et de sa sœur. Elle ne s'attachait plus qu'à moi et demandait même de passer la nuit avec moi.

— Non, dis-je un peu sèchement, va trouver maman. Demain de très bonne heure, tu viendras.

La nuit était calme ; des rayons de lune pénétraient par les lucarnes et au loin on entendait une rivière qui coulait ou le roulement rythmique du tam-tam d'un veilleur. De temps en temps, le hibou lançait sa note tragique. Vers une heure seulement, je dormis un peu, alors que Louis me serrait contre lui et ronflait.

De bonne heure, Albertine entra sans bruit, en poussant doucement la porte. Elle souleva ma couverture et posa sur ma joue sa main froide de rosée matinale. Je me retournai vivement, et elle s'agenouilla en signe de respect, en se couvrant la figure avec le pan de ma couverture. Ensuite elle demanda :

— As-tu bien passé la nuit ?

— Oui, ma petite, et toi ?

— Ma foi non ! La nuit était trop longue et je voulais venir te voir avant l'aurore.

— Mais comment se fait-il que ta main soit si froide comme si tu l'avais plongée dans la glace ?

— Dans la glace ? non point.

Et comme pour me surprendre elle sortit de la poche quelque chose et :

— Tiens ! Voilà pour le matin.

C'était une rose. Par un matin très froid, Albertine s'en était allée cueillir une rose.

— Mais pourquoi n'as-tu pas attendu le jour, ma petite ? dis-je avec émotion en l'embrassant sur la joue.

— Non, maman m'a toujours dit qu'on n'offre jamais la rose quand le soleil a paru.

Très jeune encore, elle avait pénétré toute la tradition qui nous est chère. Elle manifestait pour cette tradition un profond respect, comme se le doit tout enfant sage. Albertine avait encore la figure serène d'une créature dont le souffle des dieux n'a pas flétri la beauté...

Quelque temps après, je m'étais levé, et je me rendais au marigot avec Louis.

— Elle est immense ici, la forêt, dis-je à Louis.

— Immense. Vols-tu le « bocage des dieux » ?

— Où ça le bocage des dieux ?

— Là-bas, sous les trois baobabs.

— On y sacrifie ?

— Oui, tous les ans.

— Un agneau, un bœuf, un singe ?

— Quoi ? tu prends trop à la légère le culte des ancêtres. Chaque année on y sacrifie un homme.

Je baissais la tête, épouvanté. Nous étions donc arrivés au marigot.

— Tu ne commets pas l'erreur d'amener ici ma jolie Albertine, demandai-je.

— Non, je ne l'amène jamais. Elle y vient toute seule.

— Dieu ! C'est trop téméraire ; avec ce froid, et dans ce bocage qui inspire la terreur...

— Ecoute donc, c'est d'ici qu'elle a rapporté la rose de ce matin.

Je fus comme pétrifié. C'était trop héroïque pour Albertine. Je pris mon bain avec précipitation, guettant toujours à gauche et à droite pour voir si quelque monstre apparaissait — car le lieu semblait bien la demeure d'un monstre.

— Et rien ne vous surprend ici parfois ? demandai-je.

— Rien ne vous surprend jamais ici quand vous ne voulez rien. Et il insiste :

— Surtout quand vous ne voulez rien.

Je compris que ce n'était pas là mon lieu de rêverie. En rentrant à la case, j'entendis Albertine bavarder avec sa mère. Quand elle m'aperçut, elle baissa la voix. De temps en temps, elle se tournait vers moi pour s'assurer si je ne suivais pas sa conversation.

— Qu'est-ce qu'il aime ?

— Pauvre petite ; ton frère aime les livres, les gros livres des blancs.

— Gros comme ça ? (en écartant le plus amplement possible ses bras minces).

— Oui, très gros.

Je la vis du coin de l'œil m'observer pendant un temps ; elle avait le regard fixe, comme si elle s'étonnait de voir quelqu'un qui aime les gros livres des blancs. Puis elle recommençait :

— Qu'est-ce qu'il mange de préférence ?

— Il est délicat, ton frère. Il aime le sucre, le lait, les noix de coco, de petites choses sucrées.

Je fis semblant d'être entièrement occupé d'autre chose afin de ne pas l'interrompre. Elle sortit. Je reprochai à sa mère d'avoir été franche, car j'étais sûr qu'elle s'en allait chercher des aliments que j'aime, aliments qu'on trouve rarement dans cette contrée.

Après quelque temps elle rentra. Je jouais alors du banjo.

Eh bien Albertine ! avançais-tu, d'où sors-tu en ce moment ?

— Je t'ai apporté une noix de coco, dit-elle ; tu aime-tu cela n'est-ce pas ?

— Oh ! j'aime tout ; je mange de tout.

— Non, tu n'aimes que de petites choses sucrées.

« Quelle mémoire », me dis-je. Elle me fit voir en effet une grosse noix de coco.

— Maintenant, dis-je, prépare-toi, nous irons en promenade.

Elle sortit en courant, et alla raconter l'aventure à sa mère, qui la reçut avec esprit.

— Que t'a-t-il dit Albertine ?

— J'irai me promener avec lui, maman.

— Où donc ?

— Je ne sais pas, mais il m'aime bien.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Oh ! je verrai bien.

— Bonne chance !

Elle revint bientôt, une fleur à la main. Elle avait une belle robe bleue, et deux rangées de collier au cou. Puis, comme pour reprendre un refrain prophétique, elle lança son mot troublant :

— Frère, quand donc partirons-nous pour Manjo ?

*
**

— Louis, avançais-je, nous sommes presque à la fin des vacances de Pâques, vois-tu. Il faut que je rentre demain matin.

— Où nous rencontrerons-nous de nouveau ?

— Ce ne sera qu'au collège. — un jour avant la rentrée.

Nous terminons notre journée avec un peu de tristesse, due au sentiment que nous nous séparerons bientôt. Vers le soir la mère vient, me prend dans ses bras.

— Mon adorable Yaco, tu vas partir !

— Oui, maman, mais je reviendrai.

— Tu le promets ?

— Solennellement.

— Les collégiens ne mentent jamais, je t'ai fait du pâté de manioc.

— Excellente nourriture.

— Les gâteaux de concombres et de pistaches.

— Merci, grand merci.

— Ça se conserve plusieurs semaines.

— Bonne affaire.

— Et pour te rafraîchir, une bouteille de lait de vache.

— Exactement ce que j'aime.

— Sais-tu tout sage et obéissant ; qu'on ne te trouve pas dans les comptoirs, ne participe pas à la ruine d'un voisin... et elle énonce ses nombreux préceptes moraux que ma mère elle-même m'avait si longtemps chantés, et qui, à force d'être dits presque aux intervalles réguliers, perdaient peu à peu de leur force et de leur signification.

Resté seul avec Louis, je rêvais au collège, à tout ce que ce nom peut susciter de souvenirs à la fois pleins d'attraits et de mélancolie. Mais, mon jeune cousin était réellement triste. Aussi pour le divertir avais-je pris mon banjo et m'étais-je mis à jouer un air de chasse.

— Et tu aimes la chasse, Louis ?

— Beaucoup, seulement, je ne réussis jamais à attraper le moindre gibier.

Ensuite, je me mis à jouer un air de marche militaire.

Et tu aimes la guerre, Louis ?

— Non, elle fait peur.

La nuit était avancée. Nous nous mîmes au lit.

— Patiente un peu, dit Louis, le premier coq a à peine chanté.

— J'aperçois pourtant par des lucarnes les premières lueurs du jour, répliquai-je, impatient.

— C'est la lune, dors, te dis-je.

Il retombe dans son profond sommeil, mais moi, je veille. Après un moment, je m'impatiente.

— Louis, cette fois-ci il fait jour.

— Oui, c'est vrai, dit-il en se levant.

Quelques instants plus tard, nous nous mettions en route et je me réjouissais de ce que j'étais pu partir à l'insu d'Albertine, car elle m'aurait suivi ; or, j'étais dans l'impossibilité de l'emmener chez moi à Manjo.

— Tu la consoleras, Louis, dis-je avec tendresse.

— On ne sait même pas où elle est partie depuis ce matin.

— Elle dort encore, je pense.

— Jamais, proteste Louis, Albertine se lève tôt, surtout quand elle a un étranger qu'elle aime.

— Où donc est-elle partie ? demandai-je avec un peu d'inquiétude.

— Peut-être est-elle allée te chercher une fleur.

— Dans le maudit bocage ? interrompis-je avec amertume.

Un vent glacial nous frappe au visage. La rosée mouille notre pantalon. Les oiseaux à peine éveillés remplissent les branchages de leurs cris perçants et persistents.

— Peut-être a-t-il plu cette nuit au Mont Manengouba, remarque Louis.

Pourquoi ?

— Quand il pleut au Mont Manengouba, cette rivière déborde.

Je me rappelle ce que Louis m'avait dit au sujet de ce torrent, et mon sang ne fait qu'un tour. Bientôt, nous atteignons le marigot. Les eaux débordent en effet. On a l'impression que le pont sera balayé. Louis essaye à plusieurs reprises de me dire quelque chose, mais il ne dit rien. Il aurait voulu me dire de rentrer et de manquer mon voyage, c'eût été impossible.

Avec beaucoup de témérité, nous traversons le pont. J'avais le souffle presque coupé quand je me trouvai de l'autre côté. Notre crainte était si grande que Louis transpirait.

Je me jurnai pour contempler encore ce spectacle émouvant, cette demeure grandiose de nos divinités toutes puissantes. La forêt des palétuviers frémissait au vent glacial du matin. L'eau bouillait et bouillait encore.

Son volume augmentait à chaque instant.

On avait l'impression qu'un géant la remuait du fond. La peur s'empara de nous. Nous étions pris comme dans un tourbillon. Je voulais jeter un dernier coup d'œil sur le pont avant de m'éloigner de cet entre. Sur le pont se mouvait une ombre que j'eus du mal à déterminer.

Bientôt, je remarquai que c'était une fillette habillée de bleu. Elle poussait des cris et gesticulait, mais sa voix grêle se perdait dans le fracas des vagues irritées. Je jetai mon sac à terre et courus vers la rivière pour sauver la malheureuse. Mais Albertine avait disparu dans les flots.

Jacques Marie NZOUANKEU

Avril 1955

Extrait du « Souffle des Dieux »

This article is Copyright and Distributed under the following license



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

**Cet article est protégé par le droit
d'auteur et distribué sous la licence
suivante**



**Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Partage dans les Mêmes
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).